

## CHAPITRE I

Adamat est sa faiblesse et sa force. Sans lui, ils ne pourraient rien contre Hiésoré. Elle n'aurait rien à perdre. Mais elle ne posséderait rien non plus.

Il est son unique richesse. Elle ne veut pas dire « propriété », mais c'est de cela qu'il s'agit.

Sans son fils, elle n'aurait pas de raison de vivre. D'ailleurs, elle serait déjà morte. Noyée dans la mer Adriatique, parce qu'elle se serait laissée couler lorsque le bateau s'est retourné entre Durrës et Brindisi.

Les passeurs ont tenu parole. Ils les ont sortis de l'eau et les ont amenés à bon port, jusqu'ici, en France.

Ils n'ont pas non plus menti sur le fait qu'ils leur appartiendraient, une fois arrivés à destination. Trois ans de travail. Deux en échange de son passage à elle, un pour celui de son fils. C'est ce qu'elle leur devait ; moyennant la garantie de voyager en toute sécurité, d'avoir à manger trois fois par jour, un litre et demi d'eau potable par personne, et le gîte tous les soirs. Au moins dormir au sec.

Ils avaient aussi honoré ces engagements-là.

Une fois en France, ils étaient censés leur trouver du travail ; pas officiel, mais de quoi se constituer un pécule.

Ce qu'ils n'avaient pas mentionné, c'était le type de travail.

Hiésoré n'ose pas prononcer le mot mentalement. Quel chrétien peut faire ça à une femme? Quel homme peut imaginer qu'une mère, une veuve, accepte cela?

Hiésoré a refusé. Ils l'ont battue. Elle s'est entêtée et ils ont menacé de s'en prendre à son fils. Alors, elle s'est soumise. Elle a laissé des hommes la souiller.

Les autres filles lui ont dit que c'était mieux ainsi, que ce n'était pas si terrible après tout, qu'elles gagnaient beaucoup plus d'argent ici en une semaine qu'en Albanie en trois mois. Elles le lui répétaient à longueur de journée :

– Souviens-toi comment tu vivais! Ici, ton fils dort dans un lit avec des draps et des couvertures, il y a le chauffage et l'eau potable au foyer, nous avons trois repas par jour...

La kapo a redoublé d'attention. Mais Hiésoré n'était pas dupe, elle savait qu'elle rapportait ses moindres paroles à Eragim. Elle est la préférée, elle partage son lit et décide qui, des unes ou des autres, doit être *redressée* par les gros bras d'Eragim, Borash et Lavdim.

En quelques semaines, ceux-ci avaient réussi à créer un tel climat de terreur au sein du petit groupe, qu'il était devenu impossible de se révolter, ou même d'émettre la moindre critique envers Eragim.

Il n'y avait qu'avec Kaça que Hiésoré pouvait parler librement. Elle non plus ne supportait pas ce qu'Eragim et ses hommes cherchaient à obtenir d'elles. Elle non plus n'avait rien à perdre. Ses parents, comme ceux de Hiésoré, sont trop pauvres pour que les complices d'Eragim, au pays, puissent leur extorquer quoi que ce soit. Elle n'a plus ni frère ni sœur; ils n'ont aucun moyen de la faire chanter, ils ne peuvent exercer sur elle que des menaces physiques.

Dès qu'elles ont pu, Kaça et Hiésoré ont faussé compagnie à leurs chiens de garde. Elles ne sont que deux à s'être évadées sur les huit filles qu'elles étaient en quittant l'Albanie.

Sans savoir où elles allaient, sans papiers, ne parlant pas la langue, ignorant tout de la ville où elles se trouvaient, elles ont fui. Elles n'ont même pas pris le temps d'enfiler un vêtement chaud.

Aujourd'hui, elles sont recherchées, et elles ne passent pas inaperçues, surtout avec un enfant. Difficile de se fondre dans la masse quand on est aussi démunies. Alors elles se terrent dans ce container.

Elles ne se font aucune illusion, à peine mettront-elles le nez dehors qu'elles se feront repérer par leurs bourreaux.

Ceux-ci bénéficient de protection... La mafia, là-bas, en Albanie, à qui ils doivent des comptes. Mais pas seulement. Ils ont un associé à Toulouse. Ils l'appellent Le Français. Hiésoré et Kaça ne l'ont jamais vu, mais Eragim et ses hommes en parlent souvent.

Grâce à lui, ils donnent l'impression d'être partout, de jouir d'un pouvoir infini et d'une impunité totale, d'être craints de tous et d'avoir accès à tous les lieux de la ville... Ou presque. Ce camp est une exception.

Tant qu'elles restent calfeutrées ici, elles ne craignent rien. Mais combien de temps cela durera-t-il?

## CHAPITRE II

La température a dégringolé. Ce n'est pas le mois de janvier le plus rude qu'elle ait connu depuis qu'elle est dans la région toulousaine, mais Nathalie Decrest est frigorifiée malgré la polaire qu'elle porte sous sa tenue réglementaire et son gilet pare-balles. Ce sont surtout ses pieds qui souffrent. Elle les remue en permanence, mais rien n'y fait. La sensation que le sang n'afflue pas vers ses orteils persiste.

Le top départ ne devrait pas tarder. Tout le monde est là : la BAC en première ligne. Deux unités. Huit overdoses d'hormones et de café prêtes à foncer dans le tas ; viennent ensuite les mecs de la Compagnie de sécurisation et d'intervention, dont le rôle est de couvrir les miches de la BAC. C'est leur chef, le commandant Couladère, qui coordonne le dispositif sur le terrain ; deux équipes cynophiles font aussi partie de l'expédition. Elles entreront dans la danse assez rapidement, parce que ça fout les chocottes, un clébard ; ça calme le jeu quand les esprits ont tendance à s'échauffer.

Et puis il y a le tout-venant : Nathalie Decrest et ses gars de la BST<sup>1</sup> Nord, dont elle a dû décaler les horaires d'embauche à

---

1. Brigade spécialisée de terrain, unité d'intervention et de maintien de l'ordre dans les commissariats de quartier.

titre exceptionnel ; les enquêteurs du Groupe d'appui judiciaire, pour établir les procès-verbaux dans le cadre de l'enquête préliminaire ; les proximiers pour sécuriser les véhicules et le dispositif, avec à leur tête le capitaine de la division centre et son chauffeur ; et deux sections de la CRS 28 de Montauban. Eux bloquent les accès à la zone et s'assurent que personne n'entrera ni ne sortira du périmètre, une fois l'opération lancée.

Une vingtaine de véhicules en tout, s'étirant sur plus de quatre-vingts mètres d'un bout à l'autre du parking de l'Esméralda – la boîte de nuit de Toulouse-Nord, où les collègues de Nathalie interviennent régulièrement à cause des cowboys de la sécurité qui oublient que, dans « service d'ordre », il y a « ordre ».

Sans oublier le docteur vétérinaire Sergine Hollard, réquisitionnée d'office pour s'occuper des volatiles qui seront saisis. Elle est censée évaluer leur état de santé avant qu'ils ne soient confiés à la fourrière. Nathalie Decrest l'a installée dans le fourgon des services municipaux compétents, venus lui prêter main-forte. Attraper les coqs surexcités et survitaminés risque d'être épique. Ils ne seront pas trop de quatre.

La vétérinaire est à l'arrière, le menton enfoncé dans son col fourré. Ce n'est pas tant à cause de la température que pour signifier sa mauvaise humeur. Sergine Hollard est outrée que la policière ait fait appel à ses services malgré le contentieux qui demeure entre elles depuis l'été dernier. En volant au secours de Samia – une jeune Maghrébine qui travaille désormais comme bénévole avec elle à la clinique –, Sergine Hollard avait marché sur les plates-bandes de la police et mis le feu au quartier des Izards.

Selon l'angle sous lequel on se place pour analyser les événements, le docteur Hollard a sauvé une adolescente promise à

un mariage forcé, ou doit être tenue pour responsable, même indirectement, de la mort de quatre personnes : deux jeunes de la cité et deux policiers.

– De tous les vétérinaires toulousains, il a fallu que vous me contactiez, moi !

Nathalie a évoqué la proximité de la clinique des Izards.

– J'ai deux associés. Pourquoi moi en particulier ? a rétorqué Sergine Hollard.

– Parce que j'avais votre numéro de portable.

– Vous ne manquez pas de culot, après l'humiliation que vous m'avez infligée !

Cinq mois plus tard, la vétérinaire n'a toujours pas digéré d'avoir été emmenée au commissariat central, menottes aux poignets, pour y recevoir une leçon de morale.

– De toute façon, ce n'est pas négociable. Une réquisition a valeur d'obligation. La justice a besoin de vos services. Que ça vous plaise ou non, vous devez vous acquitter de cette tâche. L'opération ne devrait pas durer plus de deux heures. Vous serez chez vous avant minuit.

Depuis, Sergine boude.

Il fait froid et ça pue le caoutchouc brûlé. L'odeur âcre provient des tourets de câbles que les Gitans volent sur les chantiers et dégainent à l'air libre dans de grands brasiers autour desquels ils se réchauffent, s'exposant par là-même aux pires émanations. Tout le monde s'en fout, eux les premiers. Ce que rapporte le cuivre, une fois revendu à des ferrailleurs peu scrupuleux, vaut bien quelques désagréments : gêne respiratoire, toux occasionnelle, cancer des poumons...

Nathalie rappelle pour la énième fois les consignes à ses subalternes : on garde la tête froide, on reste concentré sur l'objectif.

– C’est bourré de femmes, de vieillards et d’enfants... Alors, pas de bavures! Mais gaffe aux gosses, y a toujours un ou deux cons qui peuvent se planquer derrière. Ils s’en servent de boucliers humains. Et souvenez-vous que la plupart des mecs sont armés dans les caravanes.

Ses hommes connaissent le refrain par cœur, mais aucun ne lui en veut de se répéter. Ils savent très bien ce qu’elle ressent. Ils sont dans le même état d’esprit: ils ont la trouille, mais ils ont un job à faire. Les Gitans ont caillassé un de leurs équipages récemment. C’est ce qui a décidé la hiérarchie à monter cette opération. Il faut marquer le coup et le territoire, montrer qu’on ne lâche rien... Ou qu’on a assez lâché et que la limite a été atteinte. D’accord pour fermer les yeux sur les bagnoles volées, sur le ballet incessant des camionnettes blanches qui acheminent vers le camp des chargements divers, tous récupérés à l’arrière d’un camion... D’accord pour ne pas rechercher le cuivre des caténaires SNCF trop activement... Mais les voir s’en prendre à des fonctionnaires de police, c’est la goutte qui a fait déborder le vase.

Surtout que, ces derniers temps, les beurs des cités ont commencé à se plaindre auprès des patrouilles du commissariat Nord: «Au lieu de nous faire *iech*, vous feriez mieux d’aller voir ce que font les Gitans le soir. Ils sont pas nets, eux non plus. Mais peut-être que vous avez pas les couilles?» Une ou deux réflexions isolées ne portent pas à conséquence, parce que les Arabes et les Gitans se détestent, mais quand ça revient trop souvent ça veut dire que quelque chose couve et qu’il est temps de s’en inquiéter.

Nathalie a une autre règle, jamais dite celle-là, que tous les flics respectent instinctivement: ne pas penser à sa famille quand on va cogner à la porte de ce genre de clients.

De son côté, son mari fait son possible pour ne pas montrer qu'il se ronge les sangs quand il la sait en opération. C'est rare, mais c'est déjà trop fréquent à son goût. Nathalie sait qu'il va passer la soirée à tourner en rond, incapable de se concentrer sur le moindre bouquin, ou même de rester devant la télé.

Michel est instituteur, membre du collectif Réseau éducation sans frontières 31. Il donne bénévolement des cours d'alphabétisation aux Roms depuis des années, et aux Syriens depuis quelque temps. Nathalie aura droit à des réflexions quand il apprendra qu'elle a pris part à un raid sur le camp de Ginestous. Parce qu'il l'apprendra. Le camp de Montaudran, où il donne des cours de français, est à l'opposé de Toulouse, mais la nouvelle va se propager comme une traînée de poudre.

Nathalie se souvient de leur dernière discussion à ce sujet. Il lui a fait une leçon sur les différences entre Roms, Gitans, Manouches, Tsiganes et ceux qu'elle appelait *gens du voyage*, expression qu'elle pensait plus politiquement correcte que celle utilisée par les flics entre eux, comme *Gitous* ou *bouffeurs de hérisson*.

Michel ne voit pas les choses comme elle. Il travaille avec ces populations ; il est invité à boire le café dans leurs caravanes... Ces gens se confient à lui. Il connaît leur histoire ; il prétend que la plupart n'ont pas choisi ce mode de vie itinérant, qu'ils sont sur la route par nécessité, victimes de répression dans leur pays d'origine.

– Tu ne vois plus que le côté négatif de l'être humain, dit-il souvent à son épouse.

– Et toi, tu vis chez les Bisounours ! réplique-t-elle.

– Tu te crois davantage en prise avec la vie des Roms parce que tu leur tapes dessus ?

- Bonjour le cliché!
  - Les profs qui n'ont aucun sens des réalités, ça aussi c'est un cliché. Le chômage, la précarité, j'en vois les conséquences au quotidien. Les immigrés, je les côtoie, je n'en entends pas seulement parler au JT!
  - Pourquoi? Tu penses peut-être que j'arrête uniquement des beurs et des pauvres?
- C'est en général là que cessent leurs disputes, faute d'énergie, faute de conviction... Parce qu'ils finissent par se rappeler qu'ils essaient tous les deux d'obturer la même fuite. Au fond, ils subissent le même manque de considération, de moyens, et ressentent la même frustration à la fin de la journée.

Nathalie se remémore la saisie écran de Google Map projetée dans la salle de briefing: le commissaire Debru en train de montrer les axes de circulation et la progression théorique de chaque unité. Le camp de Ginestous, à l'instar de tous ces villages construits à la hâte dans les années cinquante et soixante, est un beau merdier en forme de cul-de-sac. Cela ne fait qu'une entrée à maîtriser, mais le quartier peut se refermer sur eux comme une nasse. « Si tu te trouves à l'extrémité du camp au moment où ça part en sucette, t'es mort. »

Évidemment, le hangar qu'ils doivent *taper*, parce qu'il est censé abriter des combats de coqs, des gradins et des paris, est tout au bout du chemin de la Plage.

Nathalie sourit. Quelle adresse pour un camp de Gitans!

Elle continue à se repasser mentalement le briefing du commissaire: « On ne pénètre pas dans les caravanes. On sécurise au fur et à mesure et on converge vers le bâtiment en question. On interpelle, et on rentre au bercail. »

Ça y est. Le talkie-walkie crache « À tous de TK 110, début d'intervention ».

Nathalie imagine la bedaine du commandant Couladère dans son gilet pare-balles mal ajusté. Tout le monde se moque de sa dégaine, mais elle a rarement vu un officier manier le tonfa avec autant de dextérité. Un vrai samouraï des temps modernes!

Elle donne deux coups sur le capot du fourgon de la fourrière. Les employés municipaux se redressent, Sergine Hollard se contente de lever les yeux.

– On y va. Vous restez derrière nous, dit la policière au conducteur.

Puis, elle regagne le véhicule de la BST et s'installe au côté de Bernet, son chauffeur attitré. Celui-ci tourne la clef de contact.

– Tu as l'air tout guilleret, Bernet.

– C'est ma première *opé* d'une telle envergure.

– Et tu te crois dans un film de cowboys et d'Indiens, c'est ça?

Nathalie Decrest le regarde avec tendresse. Il n'est qu'un même, pense-t-elle.

– Ouais, eh bien reste concentré, John Wayne... Parce que les emplumés là-bas ne font pas de cadeaux aux visages pâles.

– Vous inquiétez pas, major. J'ai grandi dans le Comminges. Je suis rusé comme un coyote, moi aussi.

– C'est ça. Allez, *avanti*, le coyote.

Pas de gyrophares qui balaient la lande, pas de sirènes pour imiter les Stuka au moment du piqué. On cherche le flag, on se fait donc aussi discrets que possible.

En amont, tout en haut de la colonne, la BAC s'est mise en marche sur le chemin de Fenouillet qui contourne le lac.

Nathalie aperçoit maintenant la locomotive de tête, tel un train dans une courbe.

Tout de même, ça a de la gueule! se dit-elle, juste avant de sentir une vague d'adrénaline déferler sur son estomac.

La voiture de la brigade canine, devant eux, s'ébranle. Bernet enclenche la première.

Après avoir roulé trois minutes au ralenti, les véhicules négocient un virage à quatre-vingt-dix degrés et s'engagent sur le chemin de la Plage.

Ils prennent de la vitesse. La voie est farcie de nids-de-poule; les têtes rebondissent à l'intérieur des habitacles. Malgré l'état de l'asphalte, la colonne continue à accélérer et fait irruption à toute blinde dans le village gitan.

Loin d'être désert malgré l'heure tardive et le froid, le camp est animé comme en plein jour: des enfants traînent dans les venelles; leurs mères s'agitent autour des habitations. Nathalie note la présence exclusive de femmes. Pas un mec dehors! Ils sont probablement tous à l'arène.

Les voitures de police sont obligées de faire du gymkhana entre les amoncellements de télévisions, frigos, vélos et scooters volés – une constante chez les Gitans qui ne gardent rien de compromettant à l'intérieur des caravanes – pour se faufiler jusqu'à l'extrémité ouest du camp, là où se trouve le hangar suspecté d'accueillir les combats de coqs.

L'effet de surprise passé, la progression des forces de police est accompagnée par une onde humaine. Une foule de plus en plus compacte, qui piaille pour sonner l'alerte, afflue en même temps que les derniers véhicules de la colonne.

Nathalie se demande si les gars de la BAC, en première ligne, ne sont pas les plus en sécurité finalement.

Un instant, la Citroën de la BST Nord est distancée par les véhicules précédents. Des femmes en survêtement et pantoufles fourrées, portant des grappes de gamins, se sont glissées devant leur capot.

– Dégage-moi ça! Envoie un coup de deux-tons.

Bernet s'exécute et les Manouches s'écartent sans empressement, défiant les policiers du regard. Au moment où ils passent à leur niveau, l'une d'elles les interpelle :

– Tu la veux, ma chatte? Tu la veux? dit-elle en saisissant son entrejambe à pleine main.

Bernet reste concentré sur sa conduite, mais, à l'arrière, Caujolle et Ginesta se sont raidis. Ils savent que ça peut dérapier à tout instant, aussi préfèrent-ils éviter tout contact visuel. Les Gitanes ne sont pas plus pacifiques que leurs mecs. Nathalie repense à l'une des chansons préférées de son Bisounours de mari : Jean Ferrat et Aragon se fourraient le doigt dans l'œil lorsqu'ils promettaient un avenir meilleur à l'humanité grâce au deuxième sexe.

Seul le brigadier-major Rousseau, plus aguerri, est demeuré imperturbable.

– Tu la veux sa chatte, Bernet? lâche Nathalie pour détendre l'atmosphère.

Le jeune Commingeois, d'abord incrédule, interroge Caujolle, Rousseau et Ginesta dans le rétroviseur. Ça ne ressemble pas à leur chef de groupe. Ses collègues haussent les épaules. Tous demeurent silencieux quelques instants avant d'éclater de rire. Même Rousseau, qui ne se déride pas facilement.

Nathalie, contente de son effet, se retourne pour vérifier que les municipaux de la fourrière suivent toujours. Elle aperçoit la mine renfrognée de la vétérinaire. L'ambiance n'est pas à la rigolade dans le fourgon aux couleurs de la municipalité.

Le convoi emprunte une espèce de rond-point et s'étire jusqu'à la limite du camp, là où commencent les prairies inondables – les Gitans sont installés depuis des années de l'autre côté de la digue qui protège la ville des crues de la Garonne.

Jeunes et moins jeunes convergent vers le bâtiment. À l'heure qu'il est, les parieurs ont été prévenus, mais qu'importe, les mecs de la BAC sont déjà sur site. On distingue leurs véhicules à l'arrêt, tout en haut du cortège, portes ouvertes et moteurs tournant, alors qu'eux-mêmes foncent dans le tas, avec leurs brassards orange et leurs grandes gueules.

Ces gars-là ont toujours fasciné Nathalie. Il faut du courage pour partir bille en tête sans trop savoir sur quoi on va tomber... En sachant pertinemment qu'on se dirige vers un nid de vipères. Du courage ou pas de cervelle. Nathalie n'a toujours pas tranché. En attendant, ces types chargés de testostérone l'attirent. La proximité du fauve, peut-être. Elle a de la peine à se l'avouer, mais ils lui font un effet que Michel ne lui a jamais fait.

Quand ses hommes et elle s'extrait de leur véhicule, l'atmosphère au-dehors est saturée de cris et de vrombissements de moteurs. Des silhouettes se bousculent et se précipitent dans toutes les directions... Certaines vers des voitures pour foutre le camp. Mais le dispositif en place ne permet aucune échappatoire, et les tentatives de fuite sont stoppées net.

Tout est délabré et conforme à l'idée que l'on se fait d'un village de Gitans : de bric et de broc, en bazar et sale.

Le bâtiment dont la BAC a forcé les portes coulissantes, lui, est neuf. Il n'est d'ailleurs pas répertorié sur les plans de la préfecture de police, même s'il apparaissait sur les clichés de Google Earth présentés par le commissaire pendant le briefing. Il ressemble à ces hangars que l'on trouve dans les fermes, sauf

qu'à la place de matériel agricole et de foin, celui-ci abrite un ring entouré de gradins métalliques. Il comporte aussi un bar, des vestiaires, une enfilade de pièces privatives munies de cages et un second ring d'entraînement.

Quelques noms d'oiseaux fusent, les malabars de service montrent leurs muscles, mais de manière générale les choses se déroulent en douceur par rapport à ce que Nathalie craignait. Les organisateurs ont été interpellés, et les parieurs rassemblés à l'intérieur de l'arène par la CSI qui tente de relever leurs identités.

Pendant ce temps, le Groupe d'appui judiciaire commence son travail de constatations. Ils prennent des photos et consignent tout dans le PV. Son chef, le capitaine Marquez, un haut-parleur à la main, lance un appel à la cantonade :

– Les propriétaires de coq doivent se faire connaître pour établissement du statut de leur animal. Les propriétaires de coq, on lève la main.

– C'est pas des coqs, c'est des poulets ! réplique une voix de femme du tac-au-tac.

La blague provoque des rires.

Sans surprise, personne ne se dénonce. Les dresseurs de coqs de combat savent ce qu'ils risquent. En se faisant passer pour des parieurs, ils seront relâchés dès ce soir avec un simple rappel à la loi.

– Il vaut mieux collaborer, insiste le capitaine Marquez. Ce sera retenu en votre faveur. De toute façon, tôt ou tard, on saura à qui ils appartiennent.

Il n'obtient pas davantage de résultats.

Les organisateurs des combats, par contre, partent directement au commissariat central. On leur notifie leurs droits et on informe le procureur. Le gang se limite à trois mauvais pères

de famille bardés de chevalières en or, d'une pépée quinquagénnaire à la gouaille caricaturale et au décolleté outrancier, qui devait faire office de M. Loyal pour pimenter les soirées, et de quelques préparateurs dénichés dans les salles annexes par la BAC alors qu'ils tentaient de se planquer.

Tout le bâtiment n'a pas encore été fouillé, mais on a déjà trouvé un arsenal de seringues et de flacons non étiquetés. Les coqs étaient envoyés au casse-pipe, mais pas à vide.

Les équipes cynophiles se déploient autour du hangar, matérialisant pour la foule qui se fait menaçante une limite à ne pas dépasser. La BST Nord se positionne en renfort. Nathalie Decrest répartit ses hommes dans le cordon humain, alternant les jeunes recrues et les vieux briscards : le major Rousseau à côté de Bernet, puis le brigadier Caujolle, suivi de Ginesta. Jamais deux novices ensemble, c'est une règle de survie.

La blonde peroxydée continue à cracher son venin contre les flics de sa voix éraillée par des kilomètres de cigarettes. Sans effet.

Les trois parrains, quant à eux, demeurent muets. S'ils sont contrariés par la descente de police, ils n'en laissent rien paraître. Sans avoir à prononcer un mot, ils intiment l'ordre à leurs sous-fifres, menottés comme eux, de se taire. De vrais durs, habitués aux déboires avec la justice. Par la seule force de leurs regards, la consigne passe : il en cuira à celui qui bave.

Le chef du Groupe d'appui judiciaire ordonne qu'on embarque tout le monde séparément, surtout les trois caïds.

La quinquagénnaire énervée fait une dernière tentative pour entraîner les habitants du camp dans une confrontation générale. Mais ça ne prend pas ; elle disparaît à l'arrière d'une des voitures banalisées de la BAC. Ses comparses sont dispatchés dans d'autres véhicules qui démarrent aussitôt.